

La Vérité : journal du
spiritisme / directeur-gérant E.
Edoux, médium

. La Vérité : journal du spiritisme / directeur-gérant E. Edoux, médium. 1864-05-29.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ABONNEMENTS

LYON
Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct. gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(4^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Quel est le spectacle formidable que nous présentent les Sociétés modernes ? N'est-ce pas qu'elles réalisent à la lettre la prédiction des prophètes sacrés pour les temps de transition à la venue de l'Esprit ? *Consurgit gens adversus gentem*, les nations se ruent contre les nations. Pour ne parler que du moment présent, que voyons-nous ? un peuple de frères et d'amis se diviser, se précipiter l'un sur l'autre dans une guerre gigantesque, et s'entregorger cruellement ; portons nos regards du nouveau monde à l'ancien, nous assistons au drame lamentable d'une nation héroïque et martyre, décimée par le fer et le feu de ses bourreaux, tendant en vain vers les autres peuples ses mains suppliantes et n'en obtenant aucun secours, gravissant lentement et convulsivement le calvaire sanglant d'un nouveau Golgotha, Christ collectif de l'humanité.

N'avons-nous pas vu récemment des épidémies dévastatrices qui défiaient la science humaine ? des tremblements de terre engloutissant des populations entières ? des incendies terribles étendant leurs épouvantables ravages sur des milliers de personnes ? Prions pour que ces temps de calamités soient abrégés, et que l'arc-en-ciel de l'alliance nouvelle luisse bientôt sur les hommes, au moyen du Spiritisme devenu universel, et préparent le règne de Dieu. Du reste ceci a été prédit pour notre époque : grâces à nos prières, grâces au salut des élus et des régénérés, les temps d'épreuves seront abrégés. Nous qui croyons à toutes ces promesses, et qui en contempions l'accomplissement, prions avec l'ardeur d'un zèle indomptable, d'une foi assurée, avec ces accents pénétrants du cœur, capables de former l'unité irrésistible de l'amour, et chargeons les bons Esprits qui nous assistent, nos anges gardiens, les grands messagers venus sur notre planète, de porter nos vœux et nos désirs au trône de l'éternel.

Revenons un peu sur les prédictions faites par le Christ dans ses entretiens secrets avec ses disciples, dont nous avons déjà parlé (Moyens divins du Spiritisme, 4^e article).

La tradition apostolique rapporte des paroles du Christ que nous venons mettre en lumière aujourd'hui.

Dans ses entretiens secrets avec ses disciples, entretiens qui nous sont attestés à la fois par saint Marc et saint Jean

l'évangéliste, notre divin Messie a parlé souvent de son règne futur sur la terre et des signes auxquels on pourrait reconnaître que ces temps fortunés étaient venus. Or, si nous ajoutons foi au témoignage de saint Irénée, nous transmettant ces paroles d'après saint Papias et saint Polycarpe, qui eux-mêmes les tenaient des apôtres, témoins auriculaires, Notre Seigneur a développé devant son fidèle auditoire les circonstances qui précéderaient ou accompagneraient cette époque promise par les prophètes et confirmée par le fils de Dieu, et ces circonstances quelles sont-elles ? L'auguste Maître parle-t-il des développements de l'industrie, de la splendeur extraordinaire des cités, du luxe des vêtements, de la magnificence des palais ? Non, il parle seulement de la fertilité de la terre. « Il dit qu'un champ de blé ne rendant habituellement qu'une mesure, en produira dix, c'est-à-dire qu'il décuplera de valeur ; qu'une vigne qui ne rapportait qu'un tonneau de vin, en verra sortir dix de sa vendange bénie, et qu'en ces jours les instruments aratoires exigeront un moindre labeur. (*Irenæus contra hereses, l. v, cap. 33, 34 et 55.*)

C'est donc sur vous, agriculteurs, que compte la voix du ciel, c'est à vous que s'adressent ces magnifiques promesses, ce sont les progrès de l'agriculture qui doivent inaugurer le règne de Dieu et venir en aide au progrès du Spiritisme. Si nous consultons sur la même question les prophètes d'Israël, ils nous répondront ce qui suit : « Les peuples éclairés par la divine lumière de *Jehovah*, renonceront un jour aux guerres meurtrières, ils transformeront leurs glaives en socs de charue et leurs épées en faucilles ; une nation ne combattra plus alors contre une autre nation, et l'art de la guerre sera complètement en oubli. » (*Isaïe, chap. xi, v. 9.*)

Nous voyons encore par ce texte formel, dont les promesses ne sont pas encore réalisées, car la paix universelle n'existe pas actuellement, que dans ces temps futurs l'agriculture sera en faveur, puisqu'il y est parlé de faucilles et de socs de charues. Les progrès agricoles sont donc annoncés comme devant survivre à l'ancien monde et comme constituant les destinées suprêmes de l'humanité terrestre. On le voit, tout concorde, soit dans les prophéties de l'ancien Testament, soit dans les discours du Christ qui n'était pas venu détruire la loi des Hébreux, mais la développer et l'accomplir.

La parole du Christ devait encore se vérifier à la lettre, la

charrue se meut d'elle-même, grâce à l'application de la vapeur et aux inventions de Fowler, de Smith et de Moore.

Nous tirons de toutes ces belles découvertes et du perfectionnement extraordinaire des machines agricoles, un signe certain de la proximité des temps annoncés qui vient confirmer les autres. Le Christ, notre divin Messie, a prédit formellement à ses disciples bien-aimés, dans un entretien secret, qu'un des signes de la venue du royaume de Dieu sur la terre, serait outre la fertilité prodigieuse des champs, que le labeur agricole n'exigerait presque pas de travail, *et que la charrue en ces temps-là se mouvrait en quelque sorte d'elle-même*. Eh bien ! ces étonnantes prédictions, incroyables et incompréhensibles à l'époque où le Verbe divin les faisait, ces prédictions niées par le scepticisme de JUDAS, se vérifient cependant de nos jours d'une manière réellement merveilleuse et ponctuelle ; il le fallait pour que la voix du ciel fût justifiée, pour que l'intelligence des hommes fût frappée de cette prodigieuse réalisation, pour que l'admirable prophétie fût crue en son entier, et quelle est-elle ? Ah ! c'est la paix du Seigneur ici-bas, la fraternité et la solidarité universelles, l'adoration de notre père à tous en esprit et en vérité, une seule religion, une seule patrie, un seul langage, une seule famille. Oui, je vous le dis hautement, mes frères, le règne de Dieu est proche, car les signes révélés par notre auguste Christ sont arrivés. Attendons-le tous et préparons-le dans la limite de notre mission avec une énergique espérance, et une indomptable foi !

Et les signes spirituels ont suivi les matériels ; c'est, ainsi que nous l'avons vu, la diffusion universelle de l'Esprit de Dieu préparée et commencée par le Spiritisme ordinaire unissant désormais ses efforts avec le Spiritisme du ciel.

PHILALÉTHES.

(La suite au prochain numéro.)

LES FAUX MESSIES ET PROPHÈTES.

On a déjà vu dans l'article *les trois révélations*, extrait du remarquable ouvrage *l'imitation de l'Évangile*, par Allan Kardec, que l'avènement de l'Esprit, autrement dit la troisième et complémentaire révélation, était collectif et qu'il n'y aurait aucune personnification marquée comme pour la première dans Moïse, pour la seconde dans le Christ, ou plutôt qu'afin de signifier le mouvement actuel qui doit être humanitaire et collectif, dû à tous les Esprits de bonne volonté, ces voix du ciel, ainsi que les nomme Allan Kardec, il y aurait chez les incarnés des dispositions à peu près générales à la médiumnité plus ou moins élevée, sans faire obstacle à l'élection particulière de certains missionnaires chargés de coordonner et de répandre ces communications en quelque sorte universelles. En un mot, l'avènement actuel est collectif et *sui generis* ; il ne peut être sous ce rapport comparé ni à la révélation du Sinaï, ni à celle du Christ : cependant, et nous aurons occasion de le faire remarquer par la suite de nos études théologiques sur le Spiritisme, il y a une grande analogie entre notre époque présente et les temps de la venue du Christ. Avant et après le grand missionnaire divin, il y a eu de faux messies dont les noms ont été en partie conservés par l'histoire : c'étaient des mensongers et orgueilleux Esprits qui persuadaient aux hommes obsédés ou subjugués par eux, de prendre ce rôle qui convenait à leur vanité. Les mêmes circonstances se reproduisent de nos jours. Il y a une foule de faux

messies se donnant pour les représentants uniques de l'Esprit de vérité. Mais cette folle prétention est moins dangereuse à cet avènement qu'au moment du Christ, où il devait y avoir personnification, tandis qu'aujourd'hui où on est averti clairement par les oracles sacrés que la collectivité doit remplacer l'individualité ; les faux messies ne feront que de rares adeptes qui s'éloigneront d'eux dès qu'ils se verront trompés.

Allan Kardec a écrit là-dessus des pages magnifiques, dont nous allons présenter des extraits : selon lui, avec toute raison, les caractères qui distinguent ces audacieux imposteurs sont les suivants :

1° L'obscurité et l'étrangeté de leurs doctrines, la clarté et la compréhension facile étant le signe indubitable que tels ou tels préceptes sont ou seront adoptés par l'humanité présente ou future ;

2° L'exclusivisme et la prétention de ces personnages qui, subjugués par les Esprits orgueilleux, leurs inspireurs, se disent les seuls représentants de l'Esprit de vérité et cherchent à prémunir les hommes contre les manifestations universelles et générales, affectant du mépris pour tous les autres médiums, attribuant leurs révélations à des Esprits du mauvais germe, et se disant favorisés d'une manière spéciale. Quelle que soit l'élévation des pensées, la grandeur même relative de l'œuvre de ces faux messies, nous dirons, avec Allan Kardec, que là n'est pas la vérité, et nous les démasquerons avec ce critérium imposant de l'exclusivisme du monopole et du privilège contraires au caractère prédit de cet avènement général et collectif.

Nous allons, après ces considérations analytiques et préliminaires, laisser la parole à l'éminent auteur :

« Les phénomènes spirites, loin d'accréditer les faux Christ et les faux prophètes, comme quelques-uns affectent de le dire, viennent au contraire leur porter un dernier coup. Ne demandez pas au Spiritisme des miracles ni des prodiges, car il déclare formellement qu'il n'en produit point ; comme la physique, la chimie, l'astronomie, la géologie, sont venues révéler les lois du monde matériel, il vient révéler d'autres lois inconnues, celles qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible, et qui, comme leurs aînées de la science, n'en sont pas moins des lois de nature ; en donnant l'explication d'un certain ordre de phénomènes incompris jusqu'à ce jour, il détruit ce qui restait encore dans le domaine du merveilleux. Ceux donc qui seraient tentés d'exploiter ces phénomènes à leur profit, en se faisant passer pour des messies de Dieu, ne pourraient abuser longtemps de la crédulité et seraient bientôt démasqués. D'ailleurs, ainsi qu'il a été dit, ces phénomènes seuls ne prouvent rien, la mission se prouve par des effets moraux qu'il n'est pas donné au premier venu de produire. C'est là un des résultats du développement de la science spirite ; en scrutant la cause de certains phénomènes, elle lève le voile sur bien des mystères. Ceux qui préfèrent l'obscurité à la lumière ont seuls intérêt à les combattre ; mais la vérité est comme le soleil, elle dissipe les plus épais brouillards.

» Le Spiritisme vient révéler une autre catégorie, bien plus dangereuse, de faux Christ et de faux prophètes qui se trouvent, non parmi les hommes, mais parmi les désincarnés : c'est celle des Esprits trompeurs, hypocrites, orgueilleux et faux savants qui, de la terre, sont passés dans l'erraticité, et se parent de noms vénérés pour chercher, à la faveur du masque dont ils se couvrent, à accréditer les idées souvent les plus bizarres et les plus absurdes. Avant que les rapports médiumniques fussent connus, ils exerçaient leur action d'une manière moins ostensible, par l'inspiration, la médiumnité inconsciente, auditive et parlante. Le nombre de ceux qui, à diverses époques, mais dans ces derniers temps surtout, se sont donnés pour quelques-uns des anciens prophètes, pour le Christ, pour Marie, mère du Christ, et même pour Dieu, est considérable. Saint Jean met en garde contre eux quand il dit : « Mes bien-aimés,

ne croyez point à tout Esprit, mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu ; car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde. » Le Spiritisme donne le moyen de les éprouver en indiquant les caractères auxquels on connaît les bons Esprits, caractères toujours moraux et jamais matériels. C'est au discernement des bons et des mauvais Esprits que peuvent s'appliquer ces paroles de Jésus : « On reconnaît la qualité de l'arbre à son fruit ; un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre ne peut en produire de bons. »

» La plupart des vrais missionnaires de Dieu s'ignorent eux-mêmes ; ils accomplissent ce à quoi ils sont appelés, par la force de leur génie secondé par la puissance occulte qui les inspire et les dirige à leur insu, mais sans dessein prémédité. En un mot, les vrais prophètes se révèlent par leurs actes : on les devine ; tandis que les faux prophètes se posent eux-mêmes comme les envoyés de Dieu ; le premier est humble et modeste ; le second est orgueilleux et plein de lui-même ; il parle avec hauteur, et, comme tous les menteurs, il semble toujours craindre de n'être pas cru. On a vu de ces imposteurs se donner pour les apôtres du Christ, d'autres pour le Christ lui-même, et ce qui est à la honte de l'humanité, c'est qu'ils ont trouvé des gens assez crédules pour ajouter foi à de pareilles turpitudes.

» Tenez pour certain que ce sont des trompeurs qui exploitent la crédulité et trouvent commode de vivre aux dépens de ceux qui les écoutent.

» Défiez vous donc des faux prophètes, surtout dans un temps de rénovation, parce que beaucoup d'imposteurs se diront les envoyés de Dieu ;

» Dieu, voulant que la vérité arrive à tous, ne la confine pas dans un cercle étroit et restreint : il la fait surgir par différents points, afin que partout la lumière soit à côté des ténèbres.

» Repoussez impitoyablement tous ces Esprits qui se donnent comme conseils exclusifs, en prêchant la division et l'isolement. Ce sont presque toujours des Esprits vaniteux et médiocres, qui tendent à s'imposer aux hommes faibles et crédules, en leur prodiguant des louanges exagérées, afin de les fasciner et de les tenir sous leur domination. Ce sont généralement des Esprits affamés de pouvoir, qui, despotes publics ou privés de leur vivant, veulent avoir encore des victimes à tyranniser après leur mort.

» Un des caractères distinctifs de ces Esprits qui veulent s'imposer et faire accepter des idées bizarres et systématiques, c'est de prétendre, fussent-ils seuls de leur avis, avoir raison contre tout le monde. Leur tactique est d'éviter la discussion, et quand ils se voient combattus victorieusement par les armes de la logique, ils refusent dédaigneusement de répondre, et prescrivent à leurs médiums de s'éloigner des centres où leurs idées ne sont pas accueillies. Cet isolement est ce qu'il y a de plus fatal pour les médiums, parce qu'ils subissent, sans contre poids, le joug de ces Esprits obsesseurs qui les conduisent, comme des aveugles, et les mènent souvent dans des voies pernicieuses. »

Voilà d'excellents conseils que nous recommandons à la méditation de tous, pour en faire leur profit. Nous aurons d'ailleurs occasion de revenir là-dessus dans la théologie du Spiritisme.

(Extraits d'Allan Kardec par PHILALÈTHÈS.)

ÉVOCATIONS SPIRITES DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Le pape Saint-Léon avait, comme on le sait, écrit à saint Flavien, évêque de Constantinople, une lettre célèbre sur l'hérésie d'Éutychès et de Nestorius ; mais tout le monde ne sait pas qu'avant de l'expédier il l'avait déposée dans le tombeau de saint Pierre, qu'il avait fait ouvrir, et auprès duquel il se mit à prier et à jeûner pen-

dant quatre jours, conjurant le prince des apôtres de corriger lui-même ce qui pourrait avoir échappé à sa faiblesse et à sa prudence, de contraire à la foi et aux intérêts de son Eglise. Au bout de quatre jours, le prince des apôtres lui apparait et lui dit : « J'ai lu et j'ai corrigé. » Le pape ouvre le tombeau et trouve en effet l'écrit surnaturellement corrigé (1).

Voici qui tranche la question sur l'usage qui nous occupe.

C'est Grégoire de Césarée (2), et après lui Nicéphore (3), qui racontent la chose en ces termes :

« Pendant que le concile tenait encore ses séances, et avant que les Pères aient pu en signer les décisions, deux pieux évêques, Chrysanthus et Musonius, vinrent à mourir. Le concile, après avoir rendu sa sentence, regrettant vivement de n'avoir pu joindre leur vote à tous les autres, se porta en corps à leur tombeau, et l'un des Pères, prenant la parole : « Très-saints pasteurs, dit-il, nous » avons tous ensemble achevé notre carrière et combattu les combats du Seigneur ; si notre œuvre lui est agréable, veuillez nous » le faire savoir en y apposant votre signature. » Aussitôt, la décision du comité fut cachetée et déposée dans le tombeau sur lequel on apposa les sceaux du concile, après avoir passé toute la nuit en prière. Le lendemain, au point du jour, on brise les mêmes sceaux, et l'on trouve au bas du manuscrit les lignes suivantes, revêtues des paraphes et signatures des défunts consultés : « Nous, » Chrysanthus et Musonius, qui avons consenti, avec tous les » Pères, au premier et saint Concile œcuménique, quoique à » présent dépouillés de nos corps, nous avons pourtant souscrit, » de notre propre main, à leur décision. » L'Eglise, ajoute Nicéphore, considéra cette manifestation comme un triomphe remarquable et positif contre ses ennemis.

Quant au Spiritisme, il est en droit de dire, après de tels faits, que le Clergé romain, puisqu'il se dit *immobile*, est très-mal venu et très-illogique en condamnant l'évocation des morts ; que voyons-nous ici en effet ? Un pape et un concile œcuménique tout entier, solliciter de l'apôtre Saint-Pierre, de deux évêques, ce que nous sommes convenus de nommer écriture directe des Esprits, et obtenir, outre cette écriture d'outre-tombe, l'apparition du prince des apôtres !

E. E.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERMANCE DUFAUX.

(1^{er} article.)

PRÉFACE.

Maître d'un grand royaume qui venait, en quelque sorte, de renaître de ses ruines, et roi d'un peuple qui se rappelait avec horreur la domination étrangère, il m'eût été facile de me faire adorer de mes sujets ; cependant, après tant de siècles, ce n'est encore qu'avec un sentiment pénible qu'un Français prononce le nom de Louis XI.

Est-ce avec justice ?

Oui ; je le déclare en toute humilité.

Qu'ai-je fait, pour qu'un murmure de haine survive à ma poussière ?

J'ai abusé de la religion et j'ai tout sacrifié à une politique

(1) Sophronius, ch. cXLVII.

(2) Dans Lipoman, t. 6, discours sur le synode de Nicée.

(3) Liv. VIII, chap. XXIII.

fourbe et cruelle, par conséquent indigne d'un roi. J'ai imité le serpent qui, pour arriver à son but, mord la main qui l'a nourri. Puissent les rois ne pas suivre mon exemple!

J'ai été un mal pour la France, mais un mal nécessaire. La noblesse était comme un vieil arbre; ses rameaux orgueilleux étouffaient l'herbe populaire. Les coups que mes prédécesseurs lui avaient portés n'avaient fait qu'activer sa sève: je l'ai frappée au cœur; elle est tombée pour ne plus se relever et le bon grain put croître à découvert.

Je compris qu'il fallait que la bourgeoisie pût lutter contre la noblesse et que, dominée par moi, elle servit de frein à un ordre qui avait relevé le trône national, mais que ses services rendaient trop dangereux.

S'il eût fallu que la royauté allât chercher un Sully dans la chaumière du serf: l'aurait-elle trouvé? — Non, je ne le crois pas. Le peuple, accablé sous le poids d'un long esclavage, rampait dans la boue. Bien des siècles se sont passés, peu à peu il a relevé sa tête fière et altière; le sang a baigné ses racines et ses rejetons se sont parfois élevés jusqu'aux nues. Peut-être eussé-je trouvé quelques âmes d'élite; mais, au lieu du bon grain, je n'ai pris que l'ivraie. La sagesse eût dû être le piédestal de ma faveur: ce fut l'adulation.

J'ai voulu être un grand roi et je l'ai été aux dépens du bonheur de mes sujets. J'ignorais qu'il est un titre mille fois plus noble et plus enviable, qui garde toujours son auréole: celui de Père du Peuple.

J'ai fait taire tous les murmures, j'ai étouffé toutes les plaintes qui s'élevaient contre moi; mais la postérité m'a jugé.

Elle est comme un rocher au milieu d'une mer agitée; les vagues tumultueuses du présent mugissent en vain à ses pieds: ses bases inébranlables sont la justice et l'impartialité. Les idoles, les gloires que chaque siècle s'est créées, tout se brise contre elle, ou s'élève avec elle. C'est elle qui mène à l'immortalité le génie méconnu, dont la frêle nacelle sombra sous le souffle de l'injustice; c'est elle qui renverse l'orgueilleux favori que la fortune aveugle éleva par un caprice. En effet, que lui importe cette goutte d'eau, ce grain de poussière, qui fut un roi, un poète, que sais-je? Cette puissance, cette faveur, qui firent pencher la balance contemporaine, ne se sont-elles pas perdues dans cette mer sans rivage qu'on appelle le néant?

Comme vous, pauvres mortels, l'orgueil et l'ambition ont égaré mon âme; mais maintenant que la mort a détruit ma puissance, qu'elle m'a appris à bien juger toute chose; maintenant que mon Dieu, dans sa miséricorde infinie, m'a laissé entrevoir un rayon d'espérance, je ne puis qu'adresser une humble prière à tous ceux qui liront ces lignes:

Priez pour moi!...

CHAPITRE I^{er}.

Ma naissance. — Ma première éducation est confiée à ma mère. — Mon gouverneur. — Frère Robert. — Mon mariage avec Marguerite d'Ecosse. — Conquête de Montereau-Faut-Yonne. — Premiers actes politiques. — Pragerie. — Fin de ma révolte. — Prise de Pontoise. — Délivrance de Dieppe. — Expédition d'Armagnac. — Expédition d'Allemagne. — Mort de la dauphine.

Années 1423 à 1436.

Je vins au monde à Bourges, le 3 juillet 1423. Mes père et mère étaient Charles VII, roi de France, et Marie d'Anjou, sa femme. Le 4 juillet, je reçus au baptême le nom de Louis, dans l'église Saint-Etienne de Bourges, du jeune duc Jean d'Alençon, mon parrain.

Mon père, accablé par ses malheurs, laissa à ma mère le soin de mon éducation. Cette princesse, bonne, aimable, mais faible et superstitieuse, n'avait pas les qualités nécessaires pour élever un enfant tel que moi; j'avais tous les défauts, et je savais déjà les dissimuler sous une hypocrisie rare dans un si jeune âge. Ma grand'mère maternelle, Yolande d'Aragon, reine douairière de Sicile, absorbée par des préoccupations politiques, seconda peu sa fille, de sorte que je me trouvai presque abandonné à moi-même pendant mes premières années.

Charles VII songea enfin à me donner un gouverneur: il nomma le comte de la Marche. La faveur avait plutôt guidé mon père que le mérite dans ce choix important. Le comte était souple, flatteur, d'une grande austérité de mœurs. N'ayant pas la fermeté ni le calme nécessaires pour m'en imposer, il prit le parti de se soumettre à mes caprices.

Mais je trouvais un digne instituteur en un certain frère Robert, cordelier assez mal famé, que la Marche eut quelque temps pour confesseur. J'avais une intelligence précoce: Robert m'initia aux mystères de la ténébreuse politique que je suivis plus tard, et m'apprit à lire l'histoire, ce livre des rois. Si l'Évangile apprend à être homme, l'histoire, elle, apprend à être roi.

Année 1436.

Le premier événement de ma vie qui prenne place dans les annales de la France est mon mariage avec Marguerite Stuart, fille de Jacques I^{er}, roi d'Ecosse. La jeune princesse m'avait été accordée par traité signé à Perth le 19 juillet 1428, et ratifié à Chinon le 30 octobre de la même année. Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, elle quitta sa patrie et vint débarquer à la Rochelle, ayant échappé à grand-peine aux poursuites des Anglais, qui tentèrent de l'enlever sur mer.

Le comte de Vendôme, les seigneurs de Mailly, de Gamaches et d'autres grands, que mon père avait envoyés pour la recevoir, l'amènèrent à Tours, où le mariage devait avoir lieu. Elle y fit son entrée, le 24 juin, sur un cheval blanc, richement caparaçonné, dont Mailly et Gamaches tenaient le frein. Elle mit pied à terre dans la cour d'honneur du palais, où l'attendaient les principales dames de la cour. La douairière de Sicile et Radegonde de Valois, ma sœur, la conduisirent à ma mère. Notre première entrevue eut lieu avec les cérémonies accoutumées. L'extrême tristesse de la pauvre petite princesse, qui restait indifférente à tous les honneurs dont elle était l'objet, fut comme un pressentiment de la destinée qui l'attendait en France.

Le lendemain, 25 juin, nous reçûmes la bénédiction nuptiale des mains de Renaud de Chartres, archevêque de Reims, en présence de Charles VII et de la cour.

Année 1437.

L'année suivante, j'essayai mes premières armes, à la suite du roi mon père, contre les murs de Montereau-Faut-Yonne. La ville fut emportée d'assaut, après une longue résistance, et la garnison anglaise se retira dans le château pour s'y défendre encore. Gaspard Bureau, maître de l'artillerie, secondé par son frère Jean, braqua sur la forteresse, par ordre du roi, toute l'artillerie du siège. Les assiégés se rendirent le 22 octobre; je demandai leur grâce à Charles VII, qui se contenta de faire pendre quelques traîtres Français qui s'étaient joints aux Anglais.

Années 1437 à 1440.

Bien que je fusse à peine adolescent, je voyais avec douleur la faiblesse de mon père et les abus de son gouvernement; sa condescendance pour les grands m'irritait, et je ne pouvais comprendre que les intérêts du peuple et du trône fussent livrés aux caprices de quelques hommes. Les gouverneurs des provinces et des villes, et tous ceux qui avaient quelque fonction publique à remplir, étaient devenus autant de tyrans qui vexaient impunément le peu

ple. J'employai toute l'autorité et tout le crédit dont je jouissais à réprimer leurs excès et je m'appliquai à soulager les paysans et à gagner l'affection des bourgeois : c'était moins le désir de faire le bien, que le besoin de gouverner et de jouir par anticipation de la puissance royale qui me faisait agir ainsi; mais mon père, loin de prendre de l'ombrage, m'encourageait.

Il m'envoya en Poitou pour mettre un frein aux désordres des seigneurs qui opprimaient leurs vassaux. Les plaintes que les Etats du Languedoc portèrent à Charles VII, firent accélérer mon rappel. Je parcourus leur province, avec mission de réprimer les exactions des grands. Mon gouverneur, le comte de la Marche, m'accompagnait dans ces excursions et dans toutes les autres de ce genre; il était chargé de me conseiller et de me diriger, mais il se borna à me suivre sans dire mot et attendit, pour me donner ses avis, que je les lui demandasse, ce que je n'eus garde de faire.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE.

Paris, 24 mai 1864.

MON CHER MONSIEUR EDOUX,

Notre vaillant porte-drapeau, Phillaléthès, demande des renseignements sur les précurseurs du Spiritisme; je vais lui en signaler un dont peut-être il ignore le nom et les œuvres. Ce n'est pas le hasard qui me l'a fait découvrir, mais bien mon Esprit familier, qui me dit un jour : « Va chez ton épiciier, demande lui à feuilleter les vieux papiers dans lesquels il plie du sucre et de la chandelle; tu y trouveras un livre qui t'intéressera beaucoup. » J'y allai, et, en effet, je trouvai un grand in-8° jésus, ayant un titre gravé en taille-douce, orné d'une main lumineuse déroulant un majestueux papier, et j'y lus : *Troisième et dernière alliance de Dieu avec sa créature, révélée à son serviteur Chaîneau, négociant de Mennetou-sur-Cher, pour être manifestée aux hommes. — Paris, mars 1842.*

J'ai lu ce livre, d'abord avec une vive curiosité, et ensuite avec une grande attention; il est bien, en effet, le précurseur le plus direct du Spiritisme. Chaîneau a la révélation; une main lumineuse lui tend une alliance d'or; il entend une voix qui lui dicte de sages préceptes sur l'avenir de l'humanité; il voit Napoléon Ier lui parler; celui-ci lui signale des particularités de sa famille, chez laquelle il s'est reposé après les fatigues d'une campagne. Bref, les journaux de 1842 le prennent pour un fou et l'étouffent sous des éclats de rire sardoniques. Alphonse Karr est un de ceux qui en ont fait le plus de gorges chaudes; j'ai son article sous la main.

Dans la troisième alliance de Dieu avec sa créature, Chaîneau fait table rase des peines éternelles et de bien des choses qui, pour les vrais Spiritistes, sont autant de blasphèmes lancés à la face de la divine Providence, qui est l'infinie bonté. Que l'on en juge par de courtes citations empruntées à ce hardi inspiré.

« Je vais faire connaître aux hommes la volonté de Dieu, pour que le monde reçoive le nouvel Esprit, la manifestation du Fils de l'homme dans nos cœurs par la raison et l'entendement. A toutes les époques de crise, Dieu révèle sa volonté à des hommes qui le servent de cœur pour tirer du danger l'espèce humaine. Dieu rassure l'homme de sa frayeur, en confirmant à sa créature le sujet de son amour et de ses affections. Dieu aime l'homme comme il s'aime lui-même, et, pour nous rappeler son amour, il renouvelle l'alliance qu'il a promise à Abraham, notre père. Depuis, il a renouvelé sa promesse dans l'Évangile, ayant annoncé la venue du Fils de l'homme parmi nous. Pierre, apôtre, son serviteur, a aussi annoncé la venue du Sauveur dans les derniers temps. »

Et plus loin il ajoute :

« Tout homme qui vit dans la justice, dans la vérité, dans l'amour de Dieu et du prochain, n'importe dans quelle religion, a

droit à l'amour de ses semblables, parce qu'il n'y a que les bonnes intentions et les bonnes actions qui constituent la vraie religion. Ces choses doivent être dites et répétées souvent, afin que l'homme s'en pénètre bien.

« Sachez vous servir des faveurs que le ciel vous a confiées (il parle à la femme), vous rendrez doux et aimable l'homme méchant et irraisonnable. A vous, femmes vertueuses, de civiliser l'homme et de mettre la raison dans son cœur à la place des passions aveugles; alors la paix, l'union, l'amour, le bonheur, la félicité même vous accompagneront toujours. »

J'en passe, et des meilleures! Mais voici deux paragraphes que je veux encore soumettre aux lecteurs de *la Vérité* :

« Les enfants de l'Éternel n'ont-ils pas le droit de dire à l'épouse du mystère : Tu n'es pas notre mère, tu es l'épouse des ténèbres et des hypocrites. Les enfants de lumière ont donc le droit de te rejeter, car le Dieu du mystère n'a d'oreilles que pour entendre l'or et l'argent, et ses enfants n'ont d'entendement que pour les choses de ce monde..... »

« Orgueilleuse Babylone, au débordement des grandes eaux, tu verras que tu n'as pour protecteur que le mal et la corruption. Le sang que tu as versé au nom du Dieu mystérieux te sera redemandé au jour que tu n'attends pas, au jour que tu ne sais pas. Tous les aveugles, tes pauvres victimes, sont encore couverts du sang que tu as versé. Cache ton visage avec ta grande robe, et tu feras connaître ta nudité spirituelle. »

Tout à vous,

DARBILLOT.

VARIÉTÉS.

FRANÇOIS LES BAS-BLEUS.

En 1793, il y avait à Besançon un jeune homme, jadis distingué par son savoir, appelé Jean-François T..., surnommé les Bas-Bleus, parce qu'il n'en portait jamais d'autres, qui devint fou à la suite de chagrins d'amour. Une des particularités les plus remarquables de sa folie, raconte Charles Nodier, c'est qu'elle n'était sensible que dans les conversations sans importance; mais il n'en était plus de même quand l'entretien se résumait avec précision en une question morale ou scientifique de quelque intérêt. Alors les rayons si divergents, si éparpillés de cette intelligence malade se resserraient tout à coup en faisceau comme ceux du soleil dans une lentille, et prêtaient tant d'éclat à ses discours qu'il est permis de douter que Jean-François eût été plus savant, plus clair et plus persuasif dans l'entière jouissance de sa raison.

Un jour, c'était le 16 octobre 1793, Jean-François s'était arrêté comme un terme, dans une attitude contemplative, au milieu d'une place de la ville de Besançon. Il avait les bras croisés, l'air tristement pensif et les yeux imperturbablement fixés sur un point élevé de l'horizon occidental. Quelques passants s'étaient groupés autour de lui et cherchaient vainement l'objet extraordinaire qui semblait absorber son attention. Charles Nodier, qui revenait du collège avec plusieurs de ses camarades d'école, l'accoste sur ces entrefaites :

— Eh bien! Jean-François, lui dit-il, qu'as-tu remarqué de nouveau ce matin dans la matière subtile de l'espace où se meuvent tous les mondes?

— Ne le sais-tu pas comme moi? répondit-il en déployant les bras et en décrivant du bout du doigt une longue section de cercle depuis l'horizon jusqu'au zénith. Suis des yeux ces traces de sang, et tu verras Marie-Antoinette, reine de France, qui va au ciel.

Alors les curieux se dissipèrent en haussant les épaules, parce qu'ils avaient conclu de sa réponse qu'il était fou, et je m'éloignai de mon côté, poursuit Charles Nodier, en m'étonnant seulement

que Jean-François les Bas-Bleus fût tombé si juste sur le nom de la dernière de nos reines; cette particularité positive rentrant dans la catégorie des faits vrais dont il avait perdu la connaissance.

Mon père réunissait deux ou trois de ses amis à dîner le premier jour de chaque quinzaine. Un de ses convives, qui était étranger à la ville, se fit attendre assez longtemps.

— Excusez-moi, dit-il, en prenant place. Le bruit s'étant répandu, d'après quelques lettres particulières, que la reine Marie-Antoinette allait être envoyée en jugement, je me suis mis un peu en retard pour voir arriver le courrier du 13 octobre. Les gazettes n'en disent rien.

— Marie-Antoinette, reine de France, dis-je avec assurance, est morte ce matin sur l'échafaud, peu de minutes avant midi, comme je revenais du collège.

— Ah! mon Dieu! s'écria mon père, qui a pu te dire cela?...

Je me troublai, je rougis, j'avais trop parlé pour me taire. Je répondis en tremblant :

— C'est Jean-François les Bas-Bleus.

Je ne m'avisai pas de relever les regards vers mon père; son extrême indulgence pour moi ne me rassurait pas sur le mécontentement que devait lui inspirer mon étourderie.

— Jean-François les Bas-Bleus? dit-il en riant. Nous pouvons heureusement nous tranquilliser sur les nouvelles qui nous viennent de ce côté. Cette cruelle et inutile lâcheté ne sera pas commise.

— Quel est donc, reprit l'ami de mon père, ce Jean-François les Bas-Bleus, qui annonce les événements à cent lieues de distance, au moment où ils suppose qu'il doivent s'accomplir? Un somnambule, un convulsionnaire, un élève de Mesmer ou de Cagliostro?

— Quelque chose de pareil, répliqua mon père, mais de plus digne d'intérêt : un visionnaire de bonne foi, un maniaque inoffensif, un pauvre fou qui est plaint autant qu'il mériterait d'être aimé. Sorti d'une famille honorable, mais peu aisée, de braves artisans, il en était l'espérance et il promettait beaucoup. La première année d'une petite magistrature que j'ai exercée ici était la dernière de ses études; il fatigua mon bras à le couronner, et la variété de ses succès ajoutait à leur valeur, car on aurait dit qu'il lui en coûtait peu de s'ouvrir toutes les portes de l'intelligence humaine. La salle faillit s'écrouler sous le bruit des applaudissements quand il vint recevoir enfin un prix sans lequel tous les autres ne sont rien, celui de la bonne conduite et des vertus d'une jeunesse exemplaire. Il n'y avait pas un père qui n'eût été fier de le compter parmi ses enfants, pas un riche, à ce qu'il semblait, qui ne se fût réjoui de le nommer son gendre. Je ne parle pas des jeunes filles, que devaient occuper tout naturellement sa beauté d'ange et son heureux âge de 18 à 20 ans. Ce fut là ce qui le perdit, non que sa modestie se laissât tromper aux séductions d'un triomphe, mais par les justes résultats de l'impression qu'il avait produite. Vous avez entendu parler de la belle M^{me} de Sainte-N... Elle était alors en Franche-Comté, où sa famille a laissé tant de souvenirs et où ses sœurs se sont fixées. Elle y cherchait un précepteur pour son fils, tout au plus âgé de 12 ans, et la gloire qui venait de s'attacher à l'humble nom de Jean-François déterminait son choix en sa faveur. C'était, il y a quatre ou cinq ans, le commencement d'une carrière honorable pour un jeune homme qui avait profité de ses études et que n'égarait pas de folles ambitions. Par malheur (mais à partir de là je ne vous dirai plus rien que sur la foi de quelques renseignements imparfaits) la belle dame, qui avait ainsi récompensé le jeune talent de Jean-François, était mère aussi d'une jeune fille, et cette fille était charmante. Jean-François ne put la voir sans l'aimer; cependant, pénétré de l'impossibilité de s'élever jusqu'à elle, il parait avoir cherché à se distraire d'une passion invincible, qui ne s'était trahie que dans les premiers moments de sa maladie, en se livrant à des études périlleuses pour la raison, aux rêves des sciences occultes et aux visions d'un spiritualisme exalté; il devint complètement fou, et renvoyé de Corbeil, séjour

de ses protecteurs, avec tous les soins que demandait son état; aucune lueur n'a éclairé les ténèbres de son esprit depuis son retour dans sa famille. Vous voyez qu'il y a peu de fond à faire sur ses rapports et que nous n'avons aucun motif de nous en alarmer.

Cependant on apprit le lendemain que la reine était en jugement, et deux jours après qu'elle ne vivait plus.

Mon père craignait l'impression que devait me causer le rapprochement extraordinaire de cette catastrophe et de cette prédiction. Il n'épargna rien pour me convaincre que le hasard était fertile en pareilles rencontres, et il m'en cita vingt exemples qui ne servent d'arguments qu'à la crédulité ignorante; la philosophie et la religion s'abstiennent également d'en faire usage.

Je partis peu de semaines après pour Strasbourg, où j'allais commencer de nouvelles études. L'époque était peu favorable aux doctrines des spiritualistes, et j'oubliai aisément Jean-François au milieu des émotions de tous les jours qui tourmentaient la société.

Les circonstances m'avaient ramené au printemps à Besançon.

Un matin (c'était, je crois, le 3 messidor), j'étais entré dans la chambre de mon père pour l'embrasser, selon ma coutume, avant de commencer mon excursion journalière à la recherche des plantes et des papillons.

— Ne plaignons plus le pauvre Jean-François d'avoir perdu la raison, me dit-il en me montrant le journal, il vaut mieux pour lui être fou que d'apprendre la mort tragique de sa bienfaitrice, de son élève et de la jeune demoiselle qui passe pour avoir été la première cause du dérangement de son esprit. Ces innocentes créatures sont aussi tombées sous la main du bonreau.

— Hélas! je ne vous ai rien dit de Jean-François parce que je sais que vous craignez pour moi l'influence de certaines idées mystérieuses dont il m'a entretenu... mais il est mort!

— Il est mort! reprit vivement mon père, et depuis quand?

— Depuis trois jours. Le 29 prairial, il avait été immobile, dès le matin, au milieu de la place, à l'endroit même où je le rencontrai au moment de la mort de la reine. Beaucoup de monde l'entourait comme à l'ordinaire, quoiqu'il gardât le plus profond silence, car sa préoccupation était trop grande pour qu'il pût en être distrait par aucune question. A quatre heures enfin son attention parut redoubler. Quelques minutes après, il éleva les bras vers le ciel avec une étrange expression d'enthousiasme ou de douleur; fit quelques pas en prononçant les noms des personnes dont vous venez de parler, poussa un cri et tomba. On s'empressa autour de lui, on se hâta de le relever, mais ce fut inutilement : il était mort.

— Le 29 prairial, à quatre heures et quelques minutes, dit mon père en consultant son journal; c'est bien l'heure et le jour! Ecoute, continua-t-il après un moment de réflexion et les yeux fixement arrêtés sur les miens, ne me refuse pas ce que je vais te demander : Si jamais tu racontes cette histoire quand tu seras homme, ne la donne pas pour vraie, parce qu'elle t'exposerait au ridicule.

— Y a-t-il des raisons qui puissent dispenser un homme de publier hautement ce qu'il reconnaît pour la vérité? répartit-je avec respect.

— Il y en a une qui les vaut toutes, dit mon père en secouant la tête, la vérité est inutile. (Extrait des œuvres de Ch. Nodier.)

REMARQUE. — Quant à nous, notre conviction est que la vérité doit tôt ou tard se faire jour, triompher, et qu'en conséquence il ne saurait y avoir de raison au monde qui puisse dispenser un homme de la publier hautement.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON : — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.